

## GILBERT DAGRON (1932-2015)

Il pourra paraître surprenant d'entendre un islamisant évoquer le souvenir du grand byzantiniste que fut Gilbert Dagron. Plus que le lien intellectuel qu'on pourrait supposer en parcourant son *Traité sur la guérilla (De velitatione*<sup>1</sup>) nourri de l'expérience des conflits frontaliers entre l'Empire byzantin et l'état abbasside, je puis invoquer une longue familiarité, née sur un terrain commun, la ville, Byzance, Constantinople ou encore Istanbul, où je fis sa connaissance dans les années 1980. À l'époque, il était membre du conseil scientifique de l'Institut français d'études anatoliennes où j'étais pensionnaire scientifique et il lui arrivait d'y passer avant de partir arpenter les montagnes de Cilicie à la recherche de vestiges byzantins.

Avec la courtoisie et la discrétion qui le distinguaient, il mettait à l'aise l'interlocuteur le plus humble qu'il tenait ensuite sous le charme d'une conversation brillante, évoquant aussi bien les heures difficiles de la guerre d'Algérie qu'il avait vécues au cœur de la Kabylie entre 1957 et 1959 que son émerveillement en découvrant l'Asie centrale alors qu'il était en poste en Union soviétique.

Gilbert Dagron est né à Paris en 1932. Un parcours classique et brillant le conduit du lycée Janson-de-Sailly à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm où il entre en 1953 et d'où il sort, comme c'était la règle, après avoir obtenu son agrégation, celle de lettres classiques. Au cours des années qu'il passe en ces lieux, il y côtoie plusieurs de ses futurs collègues au Collège de France : André Miquel, Paul Veyne, Pierre Bourdieu et Pierre Toubert.

Après une année d'enseignement à Laon s'ouvre une parenthèse dans ce qui paraissait une carrière déjà toute tracée. En 1957, il est appelé au service militaire et part en tant qu'officier pour la Kabylie où il passera deux ans, une expérience qu'il vivra avec intensité et qui lui vaudra la croix de la valeur militaire et la Légion d'honneur. Rendu à la vie civile, Gilbert Dagron rejoint le ministère des Affaires étrangères en 1960, d'abord à Paris, puis, de 1962 à 1964, comme attaché culturel à Moscou où il est témoin des changements qui modifient substantiellement l'Union soviétique sous Khrouchtchev. Sa mission en Russie est interrompue par un grave accident qui le ramène aux études byzantines auxquelles il avait commencé à s'intéresser avant d'entrer au Quai d'Orsay.

---

1. *Le Traité sur la guérilla de l'empereur Nicéphore Phocas (963-969) / (De velitatione)*, coécrit avec Haralambie Mihaescu, Paris, CNRS éditions, 2011.

Alors qu'il se remet encore, il commence à apprendre le métier d'historien. Il le fait sous la conduite de celui qu'il reconnaissait comme son maître, Paul Lemerle, qui dirige sa thèse de III<sup>e</sup> cycle, soutenue en 1968. Ce travail, *L'Empire romain d'Orient au IV<sup>e</sup> siècle et les traditions politiques de l'hellénisme, le témoignage de Thémistios*, Gilbert Dagron l'a préparé pendant qu'il était au CNRS qu'il avait rejoint en 1964. Il lui ouvre les portes de l'université : en 1969, il devient maître assistant à la Sorbonne avant de passer à Lyon II où il est successivement, entre 1971 et 1975, maître de conférences, puis professeur. En 1974, son doctorat d'État *Naissance d'une capitale, Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, établit définitivement sa renommée au sein de la communauté des byzantinistes qui saluent cette contribution décisive à la connaissance des débuts de la ville promue soudainement au rang de capitale d'un empire. Il était naturel que le Collège de France accueille un savant qui était désormais très largement reconnu : la chaire d'Histoire et civilisation du monde byzantin y est créée pour lui en 1975. Il en sera le titulaire jusqu'en 2001.

L'engagement personnel de Gilbert Dagron était profond et prenait des formes diverses. La défense et l'illustration des études byzantines l'occupaient intensément : à la tête du Centre d'histoire et de civilisation de Byzance, il eut la satisfaction de réaliser très largement la vision qu'avait eue Paul Lemerle d'un groupe de chercheurs couvrant tout le champ des études byzantines et poursuivant de grandes entreprises comme celle des Archives de l'Athos. Il fut également, entre 1996 et 2001, président du Comité international des études byzantines et représentait ce domaine au sein de l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui l'avait élu membre en 1994. En 1997, Gilbert Dagron fut élu administrateur du Collège de France, dernier littéraire à ce jour à avoir occupé ces fonctions. Son mandat s'acheva avec le XX<sup>e</sup> siècle et une page de l'histoire du Collège.

Gilbert Dagron laisse derrière lui une œuvre importante, constituée en bonne partie par des articles dont les plus marquants ont été repris dans le recueil intitulé *Idées byzantines*, publié dans les *Bilans de recherche* en 2012. Philologue de formation, il était un éditeur de textes rigoureux comme l'attestent *Vie et Miracles de sainte Thècle*, paru en 1978, ou encore *Le Traité sur la guérilla* déjà signalé, qui fut publié en 1986.

Son sujet de prédilection est resté Constantinople : j'ai déjà mentionné ses deux thèses. *Naissance d'une capitale*, son doctorat d'État, est vite devenu un classique. Gilbert Dagron lui apporta en 1984 un pendant, son *Constantinople imaginaire. Études sur le recueil des « Patria »*. Il y explorait la ville telle que pouvaient la percevoir ses habitants, introduisant dans le domaine qui était le sien une approche qui reflétait sa curiosité et son ouverture puisque son étude faisait intervenir de manière novatrice sociologie et anthropologie. Tout en étant très conscient des spécificités du cas byzantin, Gilbert Dagron souhaitait néanmoins le replacer dans un contexte plus large où entraient nécessairement tant l'Occident latin que le monde islamique. En 2011, il offrira avec son livre *L'Hippodrome de Constantinople. Jeux, peuple et politique* une magistrale synthèse sur un sujet qui lui tenait à cœur, une institution originale qui a joué un rôle considérable dans l'histoire de la ville et de l'empire. On peut ajouter à cette trilogie constantino-politaine *Empereur et Prêtre. Étude sur le « césaropapisme » byzantin* paru en 1996 et qui, comme les livres précédents, ouvrait à un public plus large que le seul cercle des spécialistes, un aspect essentiel de Byzance. Un peu à part dans cette production dont on mesure aisément la cohérence, *Décrire et peindre. Essai sur le portrait iconique* (2007)

revient sur la question de l'image qui tient une place si particulière dans l'histoire et la civilisation byzantines.

Gilbert Dagron, je l'ai dit, cultivait la courtoise et la discrétion, évitant par pudeur de laisser paraître ses sentiments personnels. Il trouvait en lui la force de faire face avec courage aux plus dures épreuves. Il avait vaillamment affronté les suites du terrible accident dont il avait été victime en Russie et dont les séquelles douloureuses le suivirent toute sa vie. Entouré des siens, il fit face, avec la même force de caractère, à la tragique disparition de sa fille Nathalie. Il lutta enfin courageusement contre le mal qui devait l'emporter. Tel il m'était apparu jadis à Istanbul : droit, fermement appuyé sur la canne qui ne le quittait plus, mais ouvert et souriant, fort et profondément humain.

Pr François DÉROCHE, 20 mars 2016